

son talent d'écrivain et d'orateur, sa bonne mine et sa conduite honorable lui créèrent parmi les Canadiens des Etats-Unis une influence que les Américains ne manqueraient pas de remarquer. Quelques mois après la chute de *L'Observateur*, il était nommé secrétaire correspondant du Département des Terres de l'Illinois Central, en remplacement de feu Thomas Dickens, frère de Charles Dickens, le fameux romancier anglais. Il quitta cette situation deux ans plus tard pour prendre la rédaction de *L'Amérique* et se lancer dans la politique. Il fut deux fois à même d'être mis sur le ticket républicain comme candidat à d'importantes fonctions, et notamment à la charge de juge de la Cour de Police, (ce qui à Chicago équivaut à une élection) mais il ne put accepter, n'étant pas encore naturalisé citoyen américain.

Il n'y a pas de doute que Fréchette avait tout ce qu'il faut pour se faire un chemin brillant dans la politique américaine, mais des circonstances singulières le forcèrent heureusement de revenir dans le pays.

En 1870, la guerre franco-prussienne éclata pendant qu'il était en promenade au Canada. La population allemande très-nombreuse dans l'Illinois força la Convention républicaine de Springfield à adopter une résolution de sympathie envers la Prusse. On conçoit l'exaspération de la population française qui avait jusqu'alors voté comme un seul homme avec le parti républicain. Celui qui remplaçait Fréchette à *L'Amérique*, un professeur suisse qui avait probablement des intérêts personnels engagés dans ce parti, se mit à écrire des articles contre la France.

Lorsque Fréchette arriva à Chicago, il trouva son journal aux abois : 1600 abonnés l'avaient renvoyé.

Il abandonna l'entreprise pour ne pas compromettre sa popularité personnelle ; et, pour ne pas avoir à faire une lutte inutile et imprudente à un parti tout puissant, il s'absenta de Chicago pendant les élections et alla passer deux mois à la Louisiane. C'est pendant cette agréable promenade qu'il composa son ode sur le Mississippi, la plus belle, peut-être, de ses improvisations.

A son retour, pour donner aux circonstances le temps de se modifier, il prit le parti de revenir momentanément au Canada, comme correspondant de deux journaux américains. Il quittait donc Chicago, après avoir reçu les témoignages d'estime les plus flatteurs de la part de ses compatriotes de l'endroit, et arrivait dans le pays à la veille des élections de 1871. Il était à peine arrivé qu'on le pria de se porter candidat pour le comté de Lévis.

Huit jours après, au grand étonnement de tout le Bas-Canada, il posait sa candidature contre le Dr. Blanchet ; on ne savait même pas qu'il était dans le pays.

Venu pour se promener, n'ayant pas même apporté ses malles, il se présentait ! et faisait la chose aussi naturellement que si, étant en voyage, il se fût détourné, un instant, de son chemin pour visiter un ami ou admirer un monument. Et sans autre ressource que sa parole, il entreprenait de lutter précisément contre l'un des hommes les plus forts du parti conservateur, dans un endroit où toutes les influences allaient se trouver liguées contre lui. Aussi il lut battu par 336 voix de majorité, mais il sortit de la lutte avec des amis dévoués, des partisans passionnés, un avenir assuré.

Il ouvrit un bureau d'avocat, se mit à pratiquer et songea surtout à se préparer pour les élections de la Chambre fédérale. Il avait juré de se faire élire et d'enlever au moins l'un des mandats du Dr. Blanchet.

Il est rare que tant de persévérance et d'énergie ne fléchisse pas le peuple ; il ne s'en fallut que d'une cinquantaine de voix qu'il ne réussit, l'année dernière. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il aurait pu, dit-on, se faire élire facilement ailleurs. Mais non, c'est le Dr. Blanchet qu'il veut battre, c'est Lévis qu'il veut représenter, il l'a dans la tête et il n'en démordra pas, à la peine de se présenter jusqu'au jugement dernier.

Après les dernières élections il alla s'établir à Québec où la fortune lui paraît propice.

Mais ce n'est ni l'homme politique ni l'avocat que nous voulons peindre aujourd'hui, c'est le poète.

M. Fréchette était encore étudiant en droit, lorsqu'il publia son premier volume de poésies, sous le titre suivant : "Mes Loisirs." C'est un recueil de pièces détachées d'improvisations composées, la plupart, au S'minaire, les premiers jets d'une âme inspirée, les prémices d'une nature féconde mais peu cultivée. C'était la première fois qu'un poète canadien lançait dans le public un recueil aussi considérable.

Ce fut un événement littéraire.

Crémazie venait de partir. Les lettres canadiennes en deuil accueillirent avec joie l'étoile qui venait remplacer l'astre disparu, elles couvrirent de fleurs le berceau d'où partaient des chants si mélodieux. Ce n'étaient pas encore les accents sublimes du "Drapeau de Carillon," cette voix inspirée qui avait réveillé dans leurs tombeaux toutes les gloires de la patrie. Il y avait des notes faibles dans ces chants mélodieux, des coups d'ailes

manqués dans ces essors brillants, des pierres communes parmi ces diamants. Mais ne reconnaît-on pas le rossignol aux premiers sons qui sortent de son gosier enchanté, les premiers essors de l'aigle n'indiquent-ils pas le roi des airs ?

Fréchette reçut de partout les encouragements les plus flatteurs ; Lamartine et Victor Hugo l'applaudirent et la *Tribune Lyrique* de Paris écrivit ce qui suit :

"Ce qui fait la grandeur de la littérature française, c'est son extension, cause de sa diversité. Paris seul n'a pas enfanté ses plus illustres représentants. Idiôme exubérant de vitalité, notre langue produit à ses extrémités des œuvres d'une vigueur que son centre ne dénierait pas. Partout où un cœur français bat, partout où une âme française pense, soyez assuré qu'une plume tendre où énergique surgira. Chambéry n'a-t-il pas produit les deux de Maître ? Genève, Jean-Jacques Rousseau ? Constantinople, André Chénier ? L'Isle Bourbon, Parny ? Aussi est-ce sans étonnement que nous voyons aujourd'hui le Canada, cette France nouvelle, restée si française malgré la domination étrangère, donner le jour à des écrivains dignes en tous points de sa glorieuse métropole !

"Je n'en choisirai qu'un entre cent, parce qu'il est jeune, tout à fait supérieur, et que son beau génie mérite de faire jaillir sur sa mère-patrie un rayon de gloire.

"Louis-H. Fréchette, né à Québec, au milieu des forêts vierges du Nouveau Monde, bercé par cette vigoureuse nature que la folie de l'homme n'a pas encore épuisée, fait vibrer avec une puissance qu'il semble emprunter aux grands bois et aux incommensurables savanes de son pays, cette belle langue de Louis XIV qui a conservé là-bas, sur un sol nouveau, toute sa majesté rayonnante de la fécondité d'une terre qui vient de jaillir à peine des flancs de l'Océan."

Après avoir cité *L'Iroquoise*, le journal français ajoute : "Nous aurions pu citer vingt pièces de vers aussi belles, aussi énergiques, aussi purement écrites que celles-ci ; nous l'avons préféré, parce qu'elle jette quelque jour sur les mœurs sauvages de ces fiers enfants de l'Amérique du Nord.

Il y a de jolies pages dans "Mes loisirs," des vers d'une harmonie, d'une richesse et d'une pureté qu'on ne trouve pas toujours dans les débuts de quelques-uns des poètes les plus distingués de France. Mais le talent de Fréchette a mûri depuis ce temps et a produit des choses plus vigoureuses et plus parfaites encore. *L'Opinion Publique* en a publié quelques-unes.

Après ce brillant début, Fréchette fut avare de ses productions pendant plusieurs années, à peine s'il consentit à tirer de sa lyre quelques sons puissants. C'était l'époque où, comme nous l'avons dit, les agitations de la politique, les ennuis de la profession, les misères du journalisme et des soucis d'une nature privée tinrent constamment son esprit et son âme dans un état peu favorable à la poésie.

Fréchette partit pour les Etats-Unis, aigri, mécontent du sort qui le forçait de quitter son pays, de dire adieu à ses illusions brisées. Les ennuis de l'exil et les souvenirs de la patrie, si vivaces dans les âmes poétiques, augmentèrent naturellement ses ressentiments politiques ; il sentait le besoin de donner un libre cours aux sentiments qui depuis longtemps agitaient son âme.

C'est sous l'empire de ces impressions qu'il composa ces strophes enflammées, cette puissante et terrible diatribe qu'on appelle "La voix d'un exilé," dont l'effet fut si grand dans notre monde politique.

Pour les uns "La voix de l'exilé" parut terrible mais juste comme la vengeance divine, l'idéal du patriotisme courroucé, le chef-d'œuvre du poète ; les autres l'appellèrent la voix du désespoir, de la trahison et de la calomnie, la dernière lueur d'un talent tombé, ils reprochèrent à Fréchette d'insulter les premiers hommes de son pays, etc., etc.

Ces appréciations, comme toutes celles qu'inspire la passion politique, sont exagérées des deux côtés. Examinons la chose au point de vue de l'art seulement.

Il n'y a pas de doute que la colère a mis, en certains endroits, dans la bouche du poète, des expressions peu dignes de la poésie, un langage peu compatible avec la délicatesse des muses ; mais que de pages éloquentes ! que de strophes embaumées des parfums les plus exquis de la poésie ! Il est un endroit où le poète croit voir dans le lointain l'image de la patrie absente. Voyons quels accents touchants cette vue lui inspire :

Quand le vent est muet, quand la nuit est sereine  
Sur les bords du grand lac mon pas distrait m'entraîne,  
Car j'aime le désert, l'air et la liberté.  
J'ai, penseur atterré, le front noyé dans l'ombre  
Et le regard perdu sur les vagues sans nombre  
J'interroge l'immensité.

Loin, là-bas, par-delà ce nuage qui passe,  
Par-delà l'horizon, que cherche, dans l'espace,  
Mon œil que si souvent les larmes ont terni ?  
Ah ! c'est qu'il est un lieu dont le nom vous enflamme,  
Et dont le souvenir est mieux gravé dans l'âme,  
Que dans le bronze et le granit.

Ce lieu, c'est le berceau, c'est la rive chérie,  
Montagne, plage aride, ou campagne fleurie,  
Coin de terre où, chétif, l'homme a reçu le jour ;  
Qu'on l'appelle Pologne, Irlande ou Sibérie,  
Sables, glace ou pampas, c'est toujours la Patrie,  
Et ce nom-là veut dire Amour !

Je t'aime, nom sacré, sublime symphonie,  
Dont la mélancolique et suave harmonie  
M'apporte en souvenir tant d'espoir envolé ;  
Toi qui fais les grands cœurs, au jour des grandes crises ;  
Toi qui chantes partout, sur les flots, dans les brises,  
Toi qui fais pleurer l'exilé !

Oui, je t'aime ! et pourtant, sur ma lyre attendrie,  
Quand je veux te chanter, beau nom de ma patrie,  
L'amertume toujours attriste mon refrain ;  
Les paroles d'amour se glacent sur ma bouche,  
Et puis, je ne sens plus, sous mon angle farouche,  
Frémir que des cordes d'airain.

O ruisseaux gazouillants, ô brises parfumées,  
Accords éoliens ronflant sous les ramées,  
Soupirs mélodieux, sons suaves et doux.  
Trémolos qui montez des frais nids de fauvettes,  
Voluptueux accents qui bercez les poètes,  
Chants et murmures, taisez-vous !

Vous me charmez jadis : cette époque est passée ;  
Vos douceurs ne vont plus à mon âme froissée ;  
Mon vieux luth s'est brisé sous mon doigt trop hardi ;  
Le clairon du devoir a sonné dans mon rêve...  
Le faible enfant n'est plus ; c'est l'homme qui se lève :  
L'humble troubadour a grandi !

Plus loin l'image de sa jeunesse lui apparaît, avec celle du sol natal, le souvenir de ses premières impressions, des premiers battements de son cœur pour la patrie, traverse son âme. C'est la plus belle partie de *La voix d'un exilé*.

Le soleil ce matin s'est levé dans la brume  
Comme les flancs noircis d'un cratère qui fume.  
Par un épais brouillard le ciel était voilé,  
Pas un seul coin d'azur à l'horizon sans borne  
Hélas ! il est souvent ainsi lugubre et morne  
Le firmament de l'exilé.

Tout est brumeux aussi mon âme affaissée ;  
La tristesse me navre et ma sombre pensée  
Promène ça et là son vol extravagant,  
Comme ces lourds oiseaux qu'on voit, dans la tourmente,  
Voltiger de la dune à la vague écumante,  
Et tournoyer dans l'ouragan.

Un long panorama devant moi se déroule ;  
Tous mes vieux souvenirs se réveillent en foule,  
Et passent sous mes yeux en groupes éplorés...  
Ah ! comment voulez-vous que je vous reconnaisse,  
Chastes illusions de mes jours de jeunesse,  
De ces jours que j'ai tant pleurés ?

Sous ces voiles de deuil, pourquoi, donc, m'apparaître,  
Mes beaux rêves perdus, vous que je croyais être,  
Sous la poudre du temps, pour toujours enfouis ?  
Et vous, premiers accents de l'âme qui s'éveille,  
Pourquoi reviennent-ils vibrer dans mon oreille,  
Vos longs échos évanouis ?

O printemps de la vie ! ô premières années !  
Heures d'enfance, ô vous que Dieu nous a données,  
Pour que chacun de nous eût sa part de bonheur ;  
Fantômes du passé, saintes mais tristes ombres,  
Hélas ! venez-vous donc hanter mes rêves sombres,  
Pour ajouter à ma douleur ?

.....

Nous traversions alors une époque néfaste ;  
Dans les cercles du soir, le peuple enthousiaste,  
En silence, pleurait de glorieux proscrits.  
Nous venions de passer ces longs jours de tempêtes,  
Jours de gloire et de deuil, où les plus nobles têtes,  
Sans honte, étaient mises à prix !

L'échafaud qu'entourait une foule rampante,  
Dressait encore au loin sa hideuse charpente ;  
Du sang de ses enfants le sol était brun ;  
Papineau de l'exil vidait la coupe amère,  
Et l'enfant apprenait, des larmes de sa mère,  
A répéter son nom béni.

On respirait partout comme un vent d'épopée.  
En son manteau de deuil la nation drapée  
Couvrait ses bourreaux d'un mépris souverain ;  
Le patriotisme, archange aux traits de flammes,  
Electrisait les cœurs et soufflait dans les âmes  
Comme dans des clairons d'airain !

Quand bien même il n'y aurait que cela dans *La voix d'un exilé*, ce serait encore assez pour nous faire dire, que celui qui a fait ces vers magnifiques, n'est pas un poète ordinaire.

Pourtant, depuis ce temps, que de charmantes improvisations il a éparpillées sur sa route au Canada ou aux Etats-Unis. Odes et ballades, chants d'amour ou de gloire, quelle couronne de fleurs et de diamants, qu'elle mosaïque étincelante !

Fréchette disait, dans la conférence qu'il vient de faire à Montréal, que Crémazie et Lemay étaient les deux premiers poètes du pays, nous dirons, nous, que Crémazie Lemay et Fréchette sont les trois personnalités les plus remarquables de la poésie canadienne.

Il serait assez difficile de dire lequel dans cette poétique trinité doit occuper la première place, ils ont chacun leur mérite et leur spécialité. Crémazie était fait pour l'épopée, pour la grande poésie qui puise ses inspirations dans les sphères les plus élevées de la pensée, aux sources les